

LES HISTOIRES

[...] Je crois que l'enfant acquiert une conscience sur un mode qu'on pourrait qualifier de théâtral. En d'autres termes, l'esprit crée un savoir à l'intention du monde sous forme d'intrigues, de scènes d'émotion, de confrontations, de dénouements dramatiques. Le théâtre est au fondement de la psyché – il en constitue même la substance. C'est ce stade que j'appelle la « première histoire ». En d'autres termes, l'enfant doit élaborer quelque chose d'analogue aux sagas que sont obligées d'élaborer les civilisations : une histoire qui explique les faits et les événements importants, et qui est en mesure d'expliquer – et d'inclure dans son projet éthique – tous les événements et objets avec lesquels l'enfant entrera en contact. La première histoire doit donc être entière : c'est une manière globale de regarder le monde. Elle est vraie – car elle intègre la manière dont l'enfant se raconte qu'il a le droit de vivre, de recevoir de l'amour, et d'identifier les dangers. Mais elle est également fautive – car elle n'explique pas (et comment le pourrait-elle ?) les phénomènes du monde, les réalités économiques, technologiques et institutionnelles, ou les impératifs qui en découlent. L'enfant peut faire des vœux, l'adulte doit travailler. Et ce deuxième stade d'apprentissage peut être appelé la « seconde histoire ». Mais le plus curieux, c'est que la seconde histoire ne peut se comprendre qu'en fonction de la première. La première expérience est si radicale qu'elle ne se contente pas d'affecter, de colorer ou d'influencer notre esprit, elle est l'esprit lui-même – la substance même de l'esprit. Comme une langue dont la réalité serait la grammaire – une grammaire en dehors de laquelle on ne pourrait ni parler ni penser. Par conséquent, la seconde histoire est toujours perçue en fonction de la première. La première histoire est théâtrale par essence – et les relations que l'enfant établit (par le biais de sa première histoire) avec la seconde histoire, le monde réel, sont également théâtrales. De même que pour l'enfant il y a une réalité qui échappe à sa compréhension (essayez de raconter à un enfant la théorie quantique ou les cycles économiques), de même existe pour l'adulte une réalité qu'il ne comprend pas. La seconde histoire prend la forme d'une idéologie – j'entends par là, la manière dont une culture se décrit. Celle-ci représente souvent, par rapport à la réalité de l'adulte, ce que le père Noël et les fantômes-dans-la-nuit représentent pour le petit enfant au stade de la première histoire. Ainsi, telle que je la comprends, la maturation de l'individu – tant personnelle que politique – est le processus qui lui permet de relier avec bonheur les deux histoires. (...). Or, les rapports entre les deux histoires ne sont pas faciles. Le monde réel – parce qu'il est emprisonné dans l'idéologie – est un espace cruel ; et souvent le récit de la

seconde « histoire-idéologie » aura tendance à être fausse, un moyen de devenir propriétaire du monde. Si quelqu'un vient nier l'illusion idéologique de la seconde histoire – il (ou elle) se trouvera pris dans des relations tragiques avec le pouvoir, et souvent aussi avec d'autres individus dont l'esprit aura été possédé par la seconde histoire et sa fausseté. Mais si l'individu embrasse pleinement la seconde histoire idéologique (avec son lot de conservatisme, d'injustice, de racisme, etc.) alors l'individu deviendra cruel et destructeur – et souvent divisé, en guerre contre lui-même.

extrait d'une lettre à Michael Rush, 17 mars 1990

traduction: Jérôme Hankins in *L'énergie du sens*, 1998